

Michel Goujon.

Le Car des Veuves

Roman



*« La tache de mon père reste inscrite
sur mon front. Indélébile. »*

Michel del Castillo

À Nicolas-Goujon

Occupation

EXTRAIT

Cette histoire est un documentaire animalier tel qu'on peut en voir sur les écrans ; toute ressemblance avec des personnes et personnages, toute comparaison bestiale, événement existant ou ayant existé, serait impurement volontaire et volontairement fortuite.

Nous sommes dans les Vosges. Il fait près de zéro, l'aube peine à se lever dans l'étroitesse des vallées ; venue de nulle part, une camionnette pleins phares titube sur une route grasse, dans l'impasse des brouillards. C'est une camionnette d'épicier ambulant.

Le mur de gris s'engouffre dans le noir à chaque mètre. Le conducteur, qui chante Bach à tue-tête, est crispé au volant. À gauche et à droite des fossés, les troncs et les branches basses des sapins s'éloignent et se rapprochent. Une buse rase le pare-brise dans un frottement de feutre, pour se fondre vers les plaques de neige.

Le silence ouate tout : la rage du moteur, les boîtes

de conserve, les bocaux qui s'entrechoquent sur les étagères, et le ronronnement du système réfrigérant. Dans la cabine, ça pue le kirsch et le poisson.

Sur les flancs de ladite camionnette sont vissés des panneaux. En lettres rouge écarlate, et si c'était plein jour, on pourrait y lire : « Au Maquereau Infernal », enseigne mise entre parenthèses par quatre petits maquereaux, des lisettes, arqués hors de vagues stylisées.

Le conducteur de cette Estafette alimentaire se prénomme Émile ; depuis une quinzaine d'années, son prénom seul s'est imposé au nombre de ses trajets. On le surnomme parfois le père Émile, alors qu'il n'a qu'une soixantaine d'années. De ferme en ferme, de village en village, des femmes hors d'âge et quelques hommes à béquilles viennent lui acheter de quoi se nourrir.

Il n'y a aucun magasin dans ces bourgs, la camionnette de ce diable d'Émile est le fil unique qui relie les gens mercredis et vendredis, et ces gens au reste du monde. C'est une forme d'intelligence. Naturellement dans la vie sauvage, les bêtes parcourent des kilomètres pour s'abreuver à des points d'eau ; là, c'est le point alimentaire qui se déplace, et dans la lumière qui a du mal à naître ce matin-là, Émile entre dans Lusse.

Le premier coup de 7 heures sonne au clocher de l'église Saint-Jean-Baptiste, le « Maquereau Infernal » fend la dernière vague de brouillard en passant le panneau du village, suit les lampadaires balisant la

brume dans la grande descente de la rue principale, dans le même temps s'arrête, puis mélange son Klaxon 8 tons au dernier coup de l'heure exacte.

Tout repose dans Lusse, exceptés les chats dans les rues, les cheminées qui fument sur les toits, l'odeur au ras du sol de la soupe à la carotte et au munster, dans l'air, un léger parfum de fleur qui donne au granit rose des Vosges son appellation de pierre de violette, et dans le silence, le grincement du flanc de la camionnette qu'ouvre Émile pour découvrir son étal et s'en servir d'auvent. Le moteur qui tourne au point mort alimente les néons du plafonnier et le linéaire de verre où dorment les maquereaux.

En bon petit colporteur, Émile vend très cher ce qu'on trouve ailleurs bon marché : des lacets en nylon pour chaussures de montagne, du jambon fumé au foin, des seaux et bassines en plastique acidulé pour faire moderne, des confitures de fleur de pissenlit, des pulls tricotés artisanaux, du papier hygiénique au jasmin d'Algérie, du filet de porc salé, des crèmes pour le corps, du Miror pour les cuivres, des raisins de Corinthe pour le kougelhopf alsacien, de la saucisse cuite persillée ; pour l'évasion, quelques rêves : des rubans, de la dentelle de Mirecourt aux fuseaux, des bagues et des broches en faux diamants. À la dernière étape de son périple villageois, tout ce qu'il appelle ouvertement sa « quincaillerie pour vieilles » doit avoir disparu.

Dans de grands paniers qui fument au froid, Émile-le-drôle, Boyards mais aux lèvres, alternativement entre deux doigts tordus, vend aussi du gros pain boulanger qu'il a baptisé du nom bâtard de George Sand. George Sand, ricane-t-il en se lissant les lèvres, parce qu'il se souvient d'avoir lu de ces ouvrages de dame, c'est la mie de chaud pain. Il a d'autres jeux de mots du même tonneau, qu'il persiste à assumer en siphonnant des rasades de kirsch.

Les joues figées par l'eau de leur toilette (et les pommades antirides vendues par Émile), les vieilles susnommées ne sont pas là pour rigoler ; elles viennent s'alimenter. À l'appel de la corne de brume alimentaire, une à une, elles sortent de leur maison.

Lusse est un village désert, qui ne cache derrière son nom que des vies d'ombres. La lumière est en général tonitruante ailleurs, or tout est gris de grès à Lusse ; rose, seulement quelques heures d'été.

Vu du ciel, on dirait une carte géographique d'école primaire avec un fleuve et ses affluents. Au fil de la paysannerie, les charrois, les bêtes et les hommes ont creusé les parties terreuses et molles qui ont donné naissance aux rues ; les maisons, les granges et l'église ont été élevées sur les parties rocheuses et dures ; les rivières confluent toutes vers le fleuve de la rue principale. Les torrents, les neuf rivières vives, les ruisseaux et les étangs ont suivi la même pente parfois sous terre, pour converger vers le cresson poivré de la fontaine centrale, où l'eau jaillit gros comme le bras en toute saison, source vitale des bêtes et des humains.

C'est à ce point de ralliement qu'Émile stationne son commerce.

À l'instant où il klaxonne, Angèle quitte la chaise de sa cuisine. Comme chaque matin, elle lit le journal en suivant chaque ligne avec la lame de son couteau. Le couteau pointu qui lui sert à vider ses maquereaux, à les préparer suivant les jours de la semaine : au vin blanc, panés aux herbes, à l'aneth et au fromage-pommes de terre, à la pomme et au curry, rôtis au bacon.

Nous sommes vendredi, jour du poisson, les viscères des maquereaux noircissent leur sang et puent sur la page ouverte de *L'Est Républicain* à la chronique « Pensée de la semaine », signée de l'intello-journaliste local, Maurice Gadictide.

Une fois dehors, journal en main, et pour bien marquer sa différence, Angèle reprend au début sa lecture à mi-voix en rejoignant la camionnette :

« Tout compte fait, les Erinnyes ne sont pas si maléfiques que cela. En réalité, elles viennent sans cesse à notre secours.

Pour les anciens Grecs, les Erinnyes étaient un genre de bêtes féroces qui rappelaient les hommes à la mémoire de leurs fautes.

Des furies qui ne vous lâchaient plus, tant qu'elles n'avaient pas accompli jusqu'au bout leur vengeance. Un acharnement qui aurait pu demeurer comme une interrogation socratique : Homme, qui crois-tu être pour échapper à ta conscience ?

Ces mouches blanches vivent encore aujourd'hui parmi nous, et on peut les voir jusque dans l'intimité, insatiables de crocs, de griffes et de flammes, voler en carré sous nos crânes et liquéfier notre mémoire à l'acide de leur bave.

Ne haussez pas les épaules, quand j'écris : accomplir jusqu'au bout, ce n'est pas une redondance doublée d'une remarque involontaire, cela signifie : jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Dans la vie irréaliste, toutes les scènes de théâtre sont truffées de personnages qui tentent d'échapper aux conséquences de leurs choix et courent à bout de souffle avec ces bestioles aux basques.

Dans tous les actes, aucune faute n'est vénielle, du mensonge par omission au crime avec préméditation. Il n'y a pas de demi-mesure. Ces personnages humanisés par les lumières de la rampe croient que toute mémoire perdue, ils n'auront plus à souffrir. Parfois, ils tentent de se débarrasser de cette souffrance en l'évacuant sur l'autre, au cours de scènes de ménage mémorables. Parfois, par grâce divine ou par faiblesses de l'auteur, la maladie, la vieillesse ou la mort leur vient en aide. Mais, tragédie : l'œil est dans la tombe.

Dans la vie réelle, tout est comédie : nous ne pouvons pas tricher, nous ne pouvons que mentir à nous-mêmes, et nous avons tous des raisons de mériter une exécution sur-le-champ. Cela nous soulagerait pourtant de pouvoir régler nos comptes, pendant qu'il

est encore temps de vivre, de respirer, de s'alléger ici-bas, comme des anges.

Malins, il y a plus de 2 000 ans, les humains ont cru trouver un subterfuge pour régler cette dualité insoluble : suffirait-il d'un seul, pour racheter tous les autres ?

On constate rarement l'utilité de cette parade du bouc émissaire.

MG »

La tête bourdonnante de sa lecture, Angèle, la muse, attend son tour avec trois amies. Il y a là : Sarah, l'amante, Marguerite, l'égérie, Joséphine, la mère, et quelques cacochymes à cannes. Angèle n'échange rien avec eux qu'un hochement engourdi par le froid humide, rehaussé par ses yeux vert d'eau, silencieuse parce qu'elle est ailleurs, qu'elle croit tout savoir sur l'existence de ses voisins, tout imaginer de leurs parcours, qui, pense-t-elle, s'effaceront un jour dans le brouillard éternel.

Émile applique à son chiffre d'affaires, donc à sa caisse, l'exemple des grandes surfaces : la manipulation alimentaire de masse. En petit commerçant et depuis des années, il conditionne les habitudes nutritionnelles de ses clients : « Tout le monde au maquereau national... et socialiste ! », postillonne-t-il ; le seul à rire, alors que la sirène de la scierie proche appelle à l'embauche du libre travail.

Tout en buvant le café *fortissimo* de son Thermos fumant, Émile s'adonne en chantonnant à son trafic maquerellé. Il fredonne encore Bach, « l'Homère de la musique ».

Le regard de Sarah est une focalisation rayonnante de rides, qui raconte une à une les pleins et déliés de son existence sur une peau très blanche. Ce ne sont pas ses yeux marron, déjà vus chez d'autres, mais la luminosité de son visage, qui la rend tout autre. On pourrait dire de Sarah qu'elle a encore de beaux restes ; ou avec une délicatesse plus nostalgique, qu'elle fut une « jolie femme », le nez fin, busqué, les cheveux nattés en pain du shabbat. Cette joliesse déclenche de la tendresse au premier regard.

Sarah n'achète en phrases brèves à Émile que des légumes et des patrons de dentellière ; elle est née enfant unique à Leoncin en Pologne, à un vol de corneille de la Vistule, où sa mère et son père, gagnant leur vie dans la fourrure, achetaient des peaux.

Dès sa noire enfance vers 1935, elle fut brinquebalée dans les valises de ses parents, à fuir

l'innommable vers la France vosgienne, puis de la France vers les États-Unis new-yorkais, où elle croqua à pleines dents l'amère liberté qu'impose l'exil. Seul souvenir de chaleur humaine : un soir ; un petit ratier, qui piaulait dans une salle d'attente anonyme, et qui mourut de morsures le jour pile de sa première liaison amoureuse.

(Ce chien fait partie des riens : Sarah a l'image indélébile d'un soir ordinaire, quand les muscles tétanisés par les balluchons, elle poussa les portes de cette pièce tiède, entre deux trains vers New York, les yeux piquants de sommeil, les ampoules jaunes, l'air sentant le tabac, l'haleine lourde et la peau non lavée. Elle se laissa tomber sur une banquette en bois, le courant d'air par les portes battantes faisait miauler à terre les papiers et les boîtes grasses de hamburgers. Elle crut, dans son rêve éveillé de fatigue, aux lamentations de la pauvreté : c'était un chien minuscule, qui tremblait d'abandon sous la banquette, crasseux, seul, niais, nommé spontanément Selfy, qu'elle enveloppa dans son manteau. Sarah put ainsi pendant quelques années donner gratuitement des marques d'affection à plus seul qu'elle, parfois jusqu'au titillement, à l'agacement, voire à la cruauté : très divertissant de donner un sucre à Selfy et de lui retirer au moment d'ouvrir la gueule ; si les chiens pouvaient parler à défaut d'aboyer, bien des humains aimeraient les hommes.)

C'est un jour de Kippour dans l'adolescence qu'elle comprit pour la première fois la puissance et la pureté du jeûne de la parole. Elle allongeait déjà ses périodes de silence, à la mort en quelques mois de sa mère d'abord, puis de son père Isaac, inhumé à Brooklyn, dont elle ferma les yeux avec une telle timidité, du bout des doigts, qu'elle prit alors conscience de l'amour individuel jamais déclaré qui la liait à son père et à ses pères. Ce lien est la force de la race. C'est assez commun, le rapport entre éloignement ou rapprochement et les variations de l'amour, mais cette banalité la fit pleurer dans le lit parental de l'appartement du Bronx, à longueur de nuits.

Pour ne plus avoir à pleurer qui ou quoi que ce soit, elle finit par ne plus rien dire, que pour échanger les obligations de la vie de tous les jours. Mais son silence laissait entrevoir ses ombres : son corps s'exprimant pour elle, le teint très blanc en toutes circonstances, les yeux effervescents ; Angèle dit d'elle : « les sentiments à fleur de peau ».

Sarah, assise sur le même cannage de chaise depuis des années, fait de la dentelle dans les rais de lumière de son séjour vermeerisé, au point qu'elle est devenue une sorte de Cendrillon du fuseau qu'on vient admirer de toutes les Vosges, pour apprendre l'art de la finesse, l'agilité des doigts, son respect des cartons de la tradition dentellière.

Elle court, elle court immobile la Sarah : après son

existence polonaise aux États-Unis, et après l'Amérique, pendant sa brève enfance française ; elle pénélope ses racines à fils continus.

EXTRAIT

Marguerite n'a pas que ça à faire ; rester plantée devant Émile, en attendant que Sarah choisisse ses modèles de napperons et palpe ses poireaux.

Marguerite est titulaire de l'orgue de l'église Saint-Jean-Baptiste de Lusse, ce qui n'est pas une lubie de bigote comme pourraient le croire les non-croyants, mais une mission musicale quasi évangélique ; d'un lieu sacré à grandes orgues au chœur des chapelles à petit harmonium. Labeur obligeant à des gammes, à l'étude de partitions, et à des assouplissements phalangiens et pédieux, plusieurs heures par jour.

Pour assouplir ses chevilles et parce qu'elle possède de façon innée l'oreille affinée pour écouter la musique des branches, des pierres et des torrents, Marguerite fait des balades à vélo. Elle a son circuit montant et descendant de 20 kilomètres nocturnes, parmi les trilles d'alerte des geais, à travers fougères, myrtilles ou cèpes silencieux, par les layons noirs des forêts et les vallons obscurs qui dégagent leurs peurs.

Elle ne se prend pas pour Messiaen, mais elle sait isoler au milieu des bruits de la nuit la note d'une

chouette hulotte plus veloutée certes, mais semblable au *fa* soutenu par le petit doigt de la main droite, dans la dernière phrase de la *Toccata* de Widor. Cet extrait de la *Symphonie n° 5* de Charles-Marie Widor, elle l'apprend depuis l'âge de 11 ans, et c'est aujourd'hui son triomphe.

Elle a développé en elle, à force de muscles, la séduction des feuilles timbrées, le charme mystique des cailloux sonores dans les torrents, la mélodie pathétique des rafales du vent, la répétition de la fluidité. Il ne faut pas seulement des pieds d'argile et des bras de colosse pour transmettre cette œuvre : il faut passer par l'esclavage, pour ne jamais atteindre la liberté de la maîtrise de soi. Marguerite a su apprendre l'éphémère de ce qui demeure magistral.

Angèle, qui fut l'institutrice de Lusse, a eu beau lui demander pourquoi cet acharnement gratuit dans l'apprentissage, elle ne lui a jamais donné de réponse qui la satisfasse.

D'autant que Marguerite se fout d'une telle réponse, elle est au-delà d'un questionnement aussi infantile, avec sa blouse en nylon bleu boutonnée sur le ventre (il y a de belles marguerites bleu marine teintées dans la matière de sa chasuble qu'Émile lui a refourguée avec toute sa logorrhée de vendeur), elle sait qu'elle appartient à un univers inatteignable.

Elle pousse gentiment l'amie Sarah de son épaule musculeuse (merci, Bach et Widor), elle est compressée par les mesures de son temps compté.